

Passé simple et présent compliqué

PAR SANTIAGO ARTOZQUI

Quand le diable sortit de la salle de bain, le quatrième roman de Sophie Divry, se penche sur un problème courant dans notre société, la précarité, qu'il aborde sous son aspect le plus trivial : qu'est-ce qu'on fait quand on a faim ? Le thème est sérieux, mais l'auteure le traite avec un humour très pointu et fait de sa narratrice une figure picaresque et attachante, dans une prose au style nerveux, et pleine d'énergie.

SOPHIE DIVRY

QUAND LE DIABLE SORTIT DE LA SALLE DE BAIN

Noir sur Blanc, coll. « Notabilia », 320 p., 18 €

Ce court roman raconte le quotidien étriqué d'une auteure trentenaire au chômage, qui crève de faim dans un petit studio, à Lyon, en attendant le versement de ses allocations, lesquelles se sont perdues dans les méandres d'une administration tatillonne et kafkaïenne plus connue sous le nom de Pôle-emploi. Dans ce récit, la nourriture joue un grand rôle, que la narratrice n'en ait pas, car elle n'a pas de quoi s'en acheter, qu'elle en ait trop, quand elle se retrouve chez sa mère pour des agapes familiales, ou qu'elle prenne le train, puisque pour s'y sustenter elle a besoin de respecter un rituel bien spécifique. Mais comme le précise la citation d'Orwell en épigraphe : « *Quand vous êtes chômeur, c'est-à-dire mal nourri, ennuyé, assailli de tracas et de misères de toutes sortes, vous n'avez aucune envie de manger sainement. Ce qu'il vous faut, c'est quelque chose qui ait "un peu de goût"* ». Ce rapport au nécessaire, à la subsistance, sous-tend le roman, et Divry s'inscrit ici dans la tradition très classique du romancier réaliste – le pathos en moins –, en abordant un thème peu souvent traité dans la littérature contempo- **DANS CE RÉCIT,** la visite à l'assistante sociale pour qu'éman- raine : la précarité d'une génération **LA NOURRITURE JOUE UN GRAND RÔLE** der de quoi payer la facture de Veolia Eau (« *que des scorpions leur grignotent le blanc des yeux* »). Les chapitres sont courts, le ton est vif, et l'on s'attache très vite à cette jeune femme un peu foutraque et à son dynamisme mou. Cela dit, l'histoire, tout en dénonçant clairement le laisser-aller actuel des institutions françaises face aux difficultés matérielles dont souffrent leurs administrés, passe rapidement au second plan pour laisser toute sa place à un jeu sur la langue, la narration, l'écriture, mais aussi la typographie et la mise en page.

« *L'argent, n'est-ce pas une fiction ? L'arithmétique, n'est-ce pas une invention collective ? La seule réalité qui compte, je vais vous le dire (elle va vous le dire) : c'est la réalité stomacale. Tous les humains, depuis des millénaires, ont dû se remplir l'estomac. C'est l'unique réalité qui ne sera pas suspendue par une révolution, un changement de saison ou un bisou magique.* »



Pendant toute la première partie du livre, on suit le quotidien de notre héroïne et les démarches qu'elle entreprend pour s'en sortir : les courses au supermarché (« *Une pétasse me bouscule. Elle met dans son caddy les tiramisus au spéculoos. Haine. Convoitise. Déprime* ») ; le coup de fil à Pôle-emploi (« *Ce n'est pas moi qui fais les règles. Il y a une procédure à respecter* ») ; la visite à l'assistante sociale pour qu'éman- raine : la précarité d'une génération **LA NOURRITURE JOUE UN GRAND RÔLE** der de quoi payer la facture de Veolia Eau (« *que des scorpions leur grignotent le blanc des yeux* »). Les chapitres sont courts, le ton est vif, et l'on s'attache très vite à cette jeune femme un peu foutraque et à son dynamisme mou. Cela dit, l'histoire, tout en dénonçant clairement le laisser-aller actuel des institutions françaises face aux difficultés matérielles dont souffrent leurs administrés, passe rapidement au second plan pour laisser toute sa place à un jeu sur la langue, la narration, l'écriture, mais aussi la typographie et la mise en page.

Du point de vue de la forme, l'élément principal autour duquel s'articule le roman, ce sont les listes, auxquelles l'auteure voue une passion digne de Claude Simon : elles émaillent le récit et fournissent à Sophie Divry une occasion de

digresser dans les grandes largeurs, avec une liberté de style dans les associations d'idées que lui envierait le plus enragé des oulipiens : « *... éolien chien de Mirnoupaille, déglinguée poule et vide-raquette, sept narguilés encore braqués, dix contingents de grippe-sous, souliers vernis des liens vineux, trois nœuds félons des marins saints, concaténation du vespéral, pulvéulence du corporal, gloire au mouvoir des ténébreux...* »

Avec ce genre de citations, le problème est de se contenir, car on a toujours envie d'en rajouter une ou deux, histoire de rendre justice à l'inventivité de l'auteure (... *tétanisés du participe, agrémentés de l'orifice...*), mais comme elle l'écrit : « *sitan namar dlalist, fodré zarété* ».

Autre source de réjouissance : les néologismes, et notamment ceux qui fleurissent dans les verbes déclaratifs en incise, quand la mère de la narratrice s'adresse à elle (pour être plus précis, chaque fois que la narratrice fait quelque chose, elle entend dans sa tête les commentaires de sa mère, avec qui elle entretient manifestement une relation « ravagée », au sens de Lacan). Ainsi, dans un clin d'œil appuyé à la stylistique d'Harlequin, cette mère aimante « *intervin-*